

de miage qui plane sur les causes du développement extraordinaire de cette république qui, dans une période d'un peu plus d'un siècle, a parcouru toutes les phases qui séparent le berceau du complet épanouissement d'un peuple de premier ordre. La philosophie de l'histoire des États-Unis n'est pas encore fixée, et ses interprètes errent à qui mieux mieux dans les sentiers les plus divers.

Les uns, par des considérations profondes dans le domaine de l'ethnologie, se sont efforcés de prouver que le développement rapide et la grandeur actuelle du pays de Jonathan se trouvaient contenus, comme en germe, dans les premiers *settlers* qui, un jour, émigrèrent d'un port anglais quelconque sur les bords occidentaux de l'Atlantique. Ces graves personnages, aux costumes sombres, portaient, c'est convenu, dans les plis de leurs manteaux, les bienfaits de la liberté qui devait ou devaient, non seulement affranchir l'univers, mais encore créer dans la libre Amérique une espèce de pays de Cocagne ou d'Eldorado.

Inutile de le dire, plusieurs auteurs américains abondent dans ce sens. Ceux d'entre eux qui ont ou croient avoir dans les veines quelques gouttes du sang des colons de Jamestown, de Plymouth ou de la Pensylvanie, s'imaginent payer ainsi un tribut de reconnaissance et de piété filiale à leurs ancêtres. Il n'y a pas à les en blâmer. Glo-rifier les aïeux n'a jamais, que nous sachions, fait de mal à personne.

D'autres, plus enclins à la controverse, mettent en cause le sentiment religieux des pionniers de l'Union, la morale biblique, les vertus enfantées par la Réforme protestante, etc., etc. Tout cela, prenant corps peu à peu dans la vie publique, au sein de la future nation américaine, finit par créer une race austère, énergique, entre-